

siècles séparée du reste du monde, ne s'est pas tout à coup éprise de la civilisation occidentale le jour où les nations de race blanche se sont présentées à elle avec des navires de guerre et des fusils à répétition. Elle n'a pas compris l'utilité de ces machines perfectionnées, non plus que celle des chemins de fer ou de l'outillage industriel compliqué.

Mais, nous, les civilisateurs — car c'est le titre que nous nous décernons — sommes-nous sûrs que les inventions, assurément très ingénieuses, que nous devons aux admirables progrès de notre science, n'aient pas reçu, au point de vue de l'organisation sociale, des applications trop rapides ? N'ont-elles pas produit dans notre société une perturbation générale, dont les effets fâcheux dépassent les résultats utiles ?

Il y aurait à ce sujet un long chapitre à écrire, que nous écrirons peut-être un jour, mais dont l'exiguité de notre cadre nous interdit aujourd'hui même l'esquisse.

Les Chinois n'ont donc pas voulu de nos machines. Qu'ils aient eu tort ou raison, ne devons-nous pas reconnaître qu'il y avait là pour une race prudente, conduite par une aristocratie de lettrés, de penseurs, de philosophes, des motifs d'hésitation ? — Ne devons-nous pas trouver dans cette résistance réfléchie à ce qui paraît si séduisant, à ce qui constitue pour nous un progrès si évident dans l'ordre matériel, la preuve que les Chinois ont, avant tout, le souci de l'ordre moral de leur société, qu'ils s'en préoccupent plus que nous ?

Sommes-nous sûrs que les peuples chrétiens soient en possession d'une morale supérieure à celle des peuples chinois ? Admettons-le cependant — par orgueil. — Mais comme ils sont loin de cette harmonie, que tant d'auteurs graves ont constaté en Chine, entre les croyances, les mœurs et les lois !

Le bien-être matériel que nous poursuivons si âprement est nécessaire au développement de l'être humain dans toute son harmonie. Mais s'il devient la préoccupation dominante, il n'a bientôt plus de limites, car il crée sans cesse des besoins nouveaux. — Aucun peuple n'a moins de besoins que le peuple chinois ; aucun ne saurait vivre à moindres frais, d'une si bonne humeur.

Ce sont là autant de traits, — d'infériorité matérielle si l'on veut — mais certainement de supériorité morale, qu'il faut reconnaître à la Chine, avec sa civilisation très différente de la nôtre, mais très réelle, que nous pourrions étudier utilement peut-être pour la solution des problèmes sociaux qui nous occupent et nous préoccupent, — au lieu de songer à la détruire.

Il est temps pour l'Europe, ainsi que pour l'Amérique, de se défaire de cette légende : " que la Chine est une race vieillie, finie,